

## Sacrée nourriture

---

Sarah Kofmann

« Sacrée nourriture ! Et deux fois sacrée.

- Il faut manger, disait ma mère. Et elle nous bourrait, bourrait. Pas de risque, avec elle, d'être privée de dessert.
- Il ne faut pas tout manger, disait mon père : ne pas mêler la viande et le lait, ne pas manger n'importe quel plat ; ne pas mêler assiettes et couverts, *milchig* et *fleischig* : les purifier une fois par an à Pâques, au cas où, par mégarde, quelques méprises eût été commise. Etc.

Ma mère, grande prêtresse, officiait dans la cuisine, où il n'était pas rare de voir un morceau de bœuf salé dont le sang dégoulinait des heures entières, ou une carpe frétiller dans une bassine tandis que mon père, rabbin schoreth, tuait dans les cabinets les poulets selon son rite.

Etait-ce crainte de transgresser quelque interdit ou conséquence du bourrage, le fait est que je n'avais guère d'appétit et résistais de toutes mes forces à l'impératif maternel catégorique. Pour parvenir à ses fins, ma mère me poursuivait à l'école avec son bol de café au lait, prenant à témoin l'institutrice de mon crime : « Elle n'a pas mangé ce matin !!! ».

Pendant la guerre, les choses devinrent compliquées. Comment trouver de quoi manger ? Comment continuer à manger kascher ?

Durant l'exode, dans le train qui nous menait en Bretagne, la Croix-Rouge distribuait du coco et des sandwiches jambon-beurre.- Ne prenez pas, dit ma mère. – Laisse manger les enfants, intervint mon père, c'est la guerre. Je trouvais délicieux ce jambon-beurre naguère décrété impur, purifié par les circonstances et l'autorité paternelle.

Quelques années plus tard mon père fut déporté.

On ne trouva plus rien à manger.

Cachés, nous n'avions même plus de carte d'alimentation : plus moyen de se procurer quelques grammes de ce pain au son déclenchant la gale, ou quelque ersatz de chocolat, de sucre ou de café. N'allant plus à l'école de peur d'être 'ramassée', je n'avais même plus droit aux gâteaux caséïnés, aux bonbons roses vitaminés, au lait écrémé distribués par les institutrices.

Après mille péripéties, je fus 'sauvée' de justesse par une femme qui me garda chez elle, en plein Paris, jusqu'à la fin de la guerre.

En même temps qu'elle m'apprenait ce qu'était qu' 'avoir un nez juif', elle me soumit à un tout autre régime : la nourriture de mon enfance fut décrétée perniciose pour ma santé, tenue responsable de mon 'lymphatisme'; de la viande rouge, bien saignante (du cheval cru dans du bouillon) devait me 'refaire

la santé'. Ce fut désormais mon lot quotidien (jusqu'au jour où nous n'eûmes vraiment plus rien à manger et dûmes aller quémander à la cantine populaire une gamelle de pâtes ou de haricots).

Soumise à un véritable '*double bind*', je ne pouvais plus rien avaler et vomissais à chaque repas ».

Texte paru dans '*Manger*', Liège, Yellow Now, 1987. Et dans la revue Les Cahiers du GRIF, Hommage à Sarah Kofman (1934-1995), 1997,167-8 ; avec la participation de Françoise Proust – Françoise Collin – Jean-Luc Nancy – Monique Schneider – Jean Maurel – Marie-Blanche Tahon – Françoise Durrour – Jole J. Hermsen – Jacques Derrida.